

XYZ. La revue de la nouvelle



Couper le fil

Marjolaine Bouchard

Totalement libre : écrivains du Saguenay—Lac-Saint-Jean
Number 111, Fall 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67125ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bouchard, M. (2012). Couper le fil. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (111), 54–56.

Couper le fil

Marjolaine Bouchard

UN TROU dans mon chandail. Rond comme une perforation de mite. Un chandail presque neuf. Je ne veux pas partir vêtue d'un chandail troué. J'ai encore de la fierté. Mes mains tremblent, incapables d'enfiler l'aiguille, impossible de réparer l'accroc. Un autre effet secondaire. Tant pis. Qui s'en rendra compte ?

Cent vingt-deux jours. Enfermée tout l'été et une partie de l'automne. À mon arrivée, ils ont gardé mon sac à main, mes bottes à lacets, ma trousse de cosmétiques, ma lime et mes ciseaux à ongles... mon téléphone cellulaire. J'ai droit à des appels, mais le combiné est relié à l'appareil mural par un fil de six pouces. Peur des pendants. J'ai droit à des visites, parfois de brèves sorties, toujours accompagnée de personnes fiables, proches. J'ai perdu l'appétit, la capacité de me concentrer, la possibilité de lire, le sommeil, quarante livres, le rire, le sourire. J'ai gagné des larmes, des cernes, des rides et une colère terrible.

Cinq heures du matin.

Encore un de ces foutus cauchemars où je perds mes dents. Le goût du sang, la douleur aux mâchoires, l'oppression quand j'ouvre les yeux. Un autre effet des neuroleptiques. Je n'aurais jamais dû leur dire, au début, que j'avais voulu rompre le fil. J'aurais dû me la fermer. Ce drame sans fin m'aurait été épargné. J'étais allée consulter. Depuis janvier, les antidépresseurs que le médecin m'avait prescrits n'amélioreraient rien. Trois nouvelles prescriptions, trois échecs. Et toujours ce ravin dans le cœur, ce désert dans la tête. « Trouvez la bonne pilule ! avais-je crié. Sinon, j'ai une autre solution, moi, j'ai mon plan ! Trop de mal ! Trop de souffrance ! » Erreur. Il m'a donné le nom d'un collègue que je devais rencontrer dans l'heure à l'hôpital. J'y suis enfermée depuis. Trop dangereuse pour moi et ma famille. Moi, la sombre, la déprimée, la geignarde. La malade. Pourtant, jamais je n'ai été aussi lucide. La seule éclairée de vérité.

Le temps s'étire. Je pense à l'eau, à la paix d'un corps qui flotte, au visage serein de l'inconnue de la Seine. Le fjord, lumière et profondeur.

Huit heures. Les petits-déjeuners sont servis. Après, les patients attendent en file avec leur verre d'eau pour la distribution des médicaments. L'infirmière s'assure que chacun avale. « Comment allez-vous, ce matin, madame ? » Depuis deux semaines, je réussis à répondre sans pleurer : « Mieux, je dirais. Encore mieux qu'hier. » Je mens. La seule façon de sortir d'ici, de ne plus entendre Yvette discuter avec son ami imaginaire à qui elle écrit des poèmes scabreux, de ne plus voir le grillage des fenêtres, de ne plus entendre le couinement des semelles de caoutchouc sur le terrazzo, de ne plus respirer cette odeur de désinfectant...

Je passe les trois heures suivantes à visualiser ma journée. J'attends.

Hier, le comité a été unanime : je pourrai profiter d'une première sortie de deux heures. Seule. Seule et totalement libre. J'ai tout prévu.

Libre, après cent vingt-deux jours, douze séances d'électrochocs qui ont effacé mes derniers souvenirs, mon énergie, mes vains espoirs, quatre cents pilules de toutes sortes, cinquante-quatre rencontres avec des médecins, des psychologues, des psychiatres, des infirmières, à raconter ce qui m'était arrivé, tenter d'expliquer pourquoi j'en suis là...

Deux heures où je pourrai disposer de mon temps, de ma vie.

D'abord, je prends l'autobus jusqu'à chez moi, un circuit de quinze minutes. Mes filles sont au travail ou à l'école. Je fais du ménage et un lavage pour les soulager un peu. Le chien, tout joyeux, sautille autour de moi. Le pauvre. Il a des fourmis dans les pattes. Je sors la laisse. Une laisse peut-elle causer tant de joie ?

Je suis le chien jusqu'au fjord, longe la promenade. Les flots dansent, scintillent. Je descends sur la grève, je détache le chien. Il détale. J'avance les doigts vers l'eau : froide, bienfaitrice. Personne aux alentours. Les yeux perdus sur l'horizon

mouvant, la main engourdie dans l'eau, je reste là, statue. Le chien saute sur moi, me lèche le visage. Je ne veux pas le laisser seul. Pauvre bête.

J'ai ma lettre prête et complète. Je n'ai oublié personne.

Plus qu'une demi-heure. Je ramène le chien à la maison, nettoie ses pattes, le nourris. La lumière du répondeur clignote : « Je t'ai fait une tarte au citron. Elle est au frigo. Bon après-midi chez toi. Je t'aime. »

Encore des larmes. Plus une goutte d'alcool à la maison. On a vu à tout. Je coupe une pointe de tarte, l'avale par petites bouchées. Déguste. J'enfile mon manteau, mes gants, mon foulard avant de saluer le chien. Je verrouille la porte. Le bus longe le fjord chatoyant jusqu'à l'hôpital.

Yvette et ses amis imaginaires m'attendent, les cris de Dominique, le couinement des chaussures, le parfum des draps javellisés. Une infirmière me prend doucement le bras. « Ça fait du bien, une sortie, n'est-ce pas ? »

Le fjord n'a pas besoin de moi pour suivre son fil.